

LES CAPRICES DU SORT

Il ne nous est donné de connaître qu'une faible partie des événements qui doivent avoir une influence quelconque sur notre destinée. Bien d'autres incidents se passent à côté de nous sans que nous ayons conscience de leur proximité.

Je vais raconter une heure de la vie de David Swan pour servir de développement à ce que je viens de dire.

Il n'y a rien de bien intéressant à dire sur son compte jusqu'au jour où nous le reconstruis à l'âge de vingt ans, sur la route qui conduit de son hameau natal à Boston.

Après avoir marché depuis l'aube, on était en été—il se trouva vers midi—tellement fatigué qu'il résolut de chercher un abri sous le premier ombrage venu.

David Swan étancha sa soif dans cette onde si fraîche, puis, improvisant un oreiller avec le petit paquet de vêtements et de linge qui formait tout son bagage, il s'étendit auprès de la source même.

Mais c'est d'événements très-réels, et non pas de songes, que nous allons nous occuper.

Pendant qu'il dormait de si bon cœur, d'autres voyageurs passaient et repassaient sans cesse auprès de son agreste chambre à coucher.

Une veuve sur le retour, profitant d'un instant où il ne passait personne, pencha la tête entre les arbres et, après l'avoir attentivement considéré, s'avoua que le dormeur était un charmant garçon.

Puis, le président d'une Société de tempérance, s'étant arrêté à la considérer, le prit pour un homme ivre et, chemin faisant, glissa quelques lignes à son intention dans un discours qu'il devait prononcer le soir même.

Mais censure, compliment, mépris, gaieté, indifférence, qu'importait à notre ami David ?

Il y avait peu d'instants qu'il s'était endormi lorsqu'une berline, attelée de deux chevaux balaïs, s'arrêta près de l'endroit où reposait le jeune homme.

Tandis que le cocher et le domestique s'évertuaient à réparer l'accident, le négociant et sa femme vinrent se réfugier à l'ombre du bouquet d'érables.

—Comme il dort ! murmura le vieillard, et comme la respiration sort aisément de cette large poitrine ! Je donnerais volontiers la moitié de mon revenu pour goûter, sans avoir recours à un chloral, un semblable sommeil.

—Et aussi celle de la jeunesse, reprit la dame. Car lorsqu'on est vieux comme nous, le calme et la santé ne suffisent pas pour dormir ainsi.

—Le hasard, dit-elle à son mari, semble l'avoir amené là et ne s'y avoir conduits tout exprès pour trouver en lui un dédommagement au désappointement que nous a causé notre jeune neveu.

Elle ajouta en soupirant : —Il me semble revoir en lui notre pauvre Henri !

—Vous le voyez, dit-elle à son mari, c'est un bon garçon, et il est si paisible.

Tandis qu'auprès de lui s'échangeaient ces chuchotements, le cœur de David n'accélérait point ses battements, sa respiration restait égale et douce, sa physionomie ne trahissait aucune émotion.

Et, cependant, penchée vers le dormeur, la Fortune entr'ouvrait la main pour laisser tomber sur lui ses précieuses faveurs.

Le vieux négociant avait perdu son fils unique, et n'avait plus d'autre héritier qu'un neveu dont il n'avait pas sujet d'être satisfait ; dans une pareille occurrence, les gens riches font souvent des choses moins raisonnables que de prendre un moment la place du Destin et de dire à un jeune homme endormi dans la pauvreté : "Réveille-toi dans l'opulence !"

—Veuillez-vous que je l'éveille ! répéta la dame d'une voix tendrement persuasive.

—La voiture attend Monsieur, dit-il.

Les vieux époux tressaillèrent, rongèrent et s'éloignèrent à la hâte, s'étonnant en eux-mêmes d'avoir été sur le point de faire une action ridicule.

Le vieux négociant se plongea dans le fond de la berline et se mit à rêvasser ; sa femme resta un peu boudeuse, puis finit par oublier l'aventure.

—Heureusement, pensa-t-elle, il ne m'a point vue, puisqu'il dort !

Elle se disposait déjà à se retirer sur la pointe du pied, quand un gros bourdon, s'étant glissé dans le feuillage, se mit à voltiger bruyamment, passant alternativement d'une zone d'ombre à une zone de soleil.

—C'est qu'il est très gentil ! pensa-t-elle, en devenant cette fois plus rouge qu'une cerise.

Comment David n'eût-il pas songé que la gracieuse apparition de la présence de la jeune fille ! Comment un doux sourire ne vint-il pas à point ?

—Ainsi, la Fortune, sous sa forme la plus gracieuse, venait en aide à son fils unique, et n'avait pas sujet d'être satisfait ; dans une pareille occurrence, les gens riches font souvent des choses moins raisonnables que de prendre un moment la place du Destin et de dire à un jeune homme endormi dans la pauvreté : "Réveille-toi dans l'opulence !"

se leva en sursaut et redevenant subitement maître de ses idées, c'était la diligence.

—He ! conducteur ! cria-t-il, avez-vous encore une place ?

—Oui, sur l'impériale.

David escalada lestement la voiture, et se jucha sur la banquette.

Le voilà donc roulant joyeusement vers Boston, sans jeter un regard à ce bouquet où, durant une heure, il avait été, sans s'en douter, le jouet du sort.

Il ne savait pas que l'image de la Fortune était venue se mirer dans l'onde limpide de la source ; il ne savait pas que le doux murmure des eaux s'était confondu avec les soupirs de l'amour ; il ignorait enfin que le spectre de la Mort l'avait un instant menacé, que son sang avait failli couler, et tout cela en l'espace d'une heure seulement !

Unis dans une même pensée d'amour et de patriotisme, tous les ans, à la même époque, les Enfants de la France, que les hasards de l'existence entraînent loin du sol natal, se réunissent pour célébrer la fête nationale de leur pays.

Ce jour-là, à toutes leurs fenêtres, les drapeaux, dans un joyeux clapotement d'étoffe, déploient, au vent, leurs trois couleurs ; les cours semblent battre plus vite que d'habitude ; le souvenir du pays lointain semble devenir plus intense ; des orateurs célèbrent les gloires de la Révolution française ; ils retraçent, à grands traits, devant les foules attentives, les bienfaits de la grande tourmente, qui fit succéder, à un état dégradé pour l'humanité, une ère de liberté et de fraternité pour les peuples.

On a pu dire, avec raison, que la fête nationale de la France est la fête de tous les peuples libres.

—Mais s'il s'éveille ! dit l'autre.

—Et, comme la respiration sort aisément de cette large poitrine ! Je donnerais volontiers la moitié de mon revenu pour goûter, sans avoir recours à un chloral, un semblable sommeil.

—Et aussi celle de la jeunesse, reprit la dame. Car lorsqu'on est vieux comme nous, le calme et la santé ne suffisent pas pour dormir ainsi.

—Le hasard, dit-elle à son mari, semble l'avoir amené là et ne s'y avoir conduits tout exprès pour trouver en lui un dédommagement au désappointement que nous a causé notre jeune neveu.

Elle ajouta en soupirant : —Il me semble revoir en lui notre pauvre Henri !

—Vous le voyez, dit-elle à son mari, c'est un bon garçon, et il est si paisible.

Tandis qu'auprès de lui s'échangeaient ces chuchotements, le cœur de David n'accélérait point ses battements, sa respiration restait égale et douce, sa physionomie ne trahissait aucune émotion.

Et, cependant, penchée vers le dormeur, la Fortune entr'ouvrait la main pour laisser tomber sur lui ses précieuses faveurs.

—Comme il dort ! murmura le vieillard, et comme la respiration sort aisément de cette large poitrine ! Je donnerais volontiers la moitié de mon revenu pour goûter, sans avoir recours à un chloral, un semblable sommeil.

—Et aussi celle de la jeunesse, reprit la dame. Car lorsqu'on est vieux comme nous, le calme et la santé ne suffisent pas pour dormir ainsi.

—Le hasard, dit-elle à son mari, semble l'avoir amené là et ne s'y avoir conduits tout exprès pour trouver en lui un dédommagement au désappointement que nous a causé notre jeune neveu.

—Comme il dort ! murmura le vieillard, et comme la respiration sort aisément de cette large poitrine ! Je donnerais volontiers la moitié de mon revenu pour goûter, sans avoir recours à un chloral, un semblable sommeil.

—Et aussi celle de la jeunesse, reprit la dame. Car lorsqu'on est vieux comme nous, le calme et la santé ne suffisent pas pour dormir ainsi.

—Le hasard, dit-elle à son mari, semble l'avoir amené là et ne s'y avoir conduits tout exprès pour trouver en lui un dédommagement au désappointement que nous a causé notre jeune neveu.

Elle ajouta en soupirant : —Il me semble revoir en lui notre pauvre Henri !

—Vous le voyez, dit-elle à son mari, c'est un bon garçon, et il est si paisible.

Tandis qu'auprès de lui s'échangeaient ces chuchotements, le cœur de David n'accélérait point ses battements, sa respiration restait égale et douce, sa physionomie ne trahissait aucune émotion.

Et, cependant, penchée vers le dormeur, la Fortune entr'ouvrait la main pour laisser tomber sur lui ses précieuses faveurs.

—Comme il dort ! murmura le vieillard, et comme la respiration sort aisément de cette large poitrine ! Je donnerais volontiers la moitié de mon revenu pour goûter, sans avoir recours à un chloral, un semblable sommeil.

—Et aussi celle de la jeunesse, reprit la dame. Car lorsqu'on est vieux comme nous, le calme et la santé ne suffisent pas pour dormir ainsi.

—Le hasard, dit-elle à son mari, semble l'avoir amené là et ne s'y avoir conduits tout exprès pour trouver en lui un dédommagement au désappointement que nous a causé notre jeune neveu.

LES ECOLES ET LES REVOLUTIONS.

On ne se fait pas idée de l'influence que les écoles militaires et autres ont jouée en temps de révolution. En voici un exemple curieux—le rôle qu'a joué pendant la Révolution de 1848 l'Ecole Polytechnique.

Cette année, la Société Française du 14 Juillet, obéissant à un sentiment qui lui fait honneur, a résolu de consacrer la moitié des recettes de sa fête pour le soulagement des blessés des armées américaines de terre et de mer.

La guerre, sans doute, est une calamité ; elle entraîne, avec elle, des conséquences épouvantables aussi bien pour les vainqueurs que pour les vaincus.

Les Français ne pouvaient rester indifférents à cette lutte pour le bon combat, ils auraient manqué aux traditions de notre patrie, toutes d'honneur, et de chevaleresque générosité.

Malgré les efforts des ennemis de la liberté, c'est autour de ces deux drapeaux, représentant tous les deux, la plus noble des causes, que graviteront toujours tous les peuples, avides d'indépendance.

—C'est notre maître à tous : il faut le respecter. Pendant ce temps, M. de Freycinet et dix-neuf de ses camarades allaient offrir au gouvernement provisoire de lui servir d'aides de camp.

La République Américaine vous en sera reconnaissante, et la France sera fière de vous !

—C'est notre maître à tous : il faut le respecter. Pendant ce temps, M. de Freycinet et dix-neuf de ses camarades allaient offrir au gouvernement provisoire de lui servir d'aides de camp.

—C'est notre maître à tous : il faut le respecter. Pendant ce temps, M. de Freycinet et dix-neuf de ses camarades allaient offrir au gouvernement provisoire de lui servir d'aides de camp.

POUR Les Blessés !

Unis dans une même pensée d'amour et de patriotisme, tous les ans, à la même époque, les Enfants de la France, que les hasards de l'existence entraînent loin du sol natal, se réunissent pour célébrer la fête nationale de leur pays.

Ce jour-là, à toutes leurs fenêtres, les drapeaux, dans un joyeux clapotement d'étoffe, déploient, au vent, leurs trois couleurs ; les cours semblent battre plus vite que d'habitude ; le souvenir du pays lointain semble devenir plus intense ; des orateurs célèbrent les gloires de la Révolution française ; ils retraçent, à grands traits, devant les foules attentives, les bienfaits de la grande tourmente, qui fit succéder, à un état dégradé pour l'humanité, une ère de liberté et de fraternité pour les peuples.

On a pu dire, avec raison, que la fête nationale de la France est la fête de tous les peuples libres.

—C'est notre maître à tous : il faut le respecter. Pendant ce temps, M. de Freycinet et dix-neuf de ses camarades allaient offrir au gouvernement provisoire de lui servir d'aides de camp.

La République Américaine vous en sera reconnaissante, et la France sera fière de vous !

—C'est notre maître à tous : il faut le respecter. Pendant ce temps, M. de Freycinet et dix-neuf de ses camarades allaient offrir au gouvernement provisoire de lui servir d'aides de camp.

—C'est notre maître à tous : il faut le respecter. Pendant ce temps, M. de Freycinet et dix-neuf de ses camarades allaient offrir au gouvernement provisoire de lui servir d'aides de camp.

De ces quinze cents lettres, la première qui me soit tombée sous les yeux est datée de Longwood le 7 mars 1816 et adressée au comte de Las-Cases ; elle a presque un intérêt d'actualité aujourd'hui où l'on discute la question du grec et du latin : "Depuis six semaines, écrit-il, j'apprends l'anglais et je ne fais pas de progrès. Six semaines font quarante et deux jours. Si j'avais pu apprendre cinquante mots par jour, je pourrais connaître deux mille et deux cents mots. Il y a dans le dictionnaire plus de quarante mille mots ; mettons seulement vingt semaines de temps pour l'apprendre. Or, cent vingt semaines font plus de deux ans. D'après cela vous conviendrez que l'étude d'une langue est un grand travail qu'on doit entreprendre dans le jeune âge." Calcul de mathématicien plutôt que méthode de grammairien.

l'anglais, le latin ou le grec, ne présent pas lourd, et Napoléon n'en a pas moins fait pas moins ce qu'il a pu pour la civilisation moderne ce que, à eux tous, ils n'ont pas su faire.

Je ne sais plus à quelle date de 1810, la comtesse Anatole de Montesquiou, étant en bisbille avec la duchesse de Padoue, osa s'emporter devant l'impératrice Marie-Louise. Napoléon manda, à ce sujet, au duc de Rovigo : "J'ai vu avec déplaisir que madame de Montesquiou se soit oubliée, au point d'avoir une scène avec l'impératrice. Q'oune dise et fasse l'impératrice, elle n'en est comptable envers qui que ce soit." Rien de plus diabolique, il appelle la comtesse Anatole de Montesquiou, "madame Anatole," et il ajoute : "Si, elle —madame Anatole—avait à se plaindre de la duchesse, elle n'aurait qu'à la prendre aux cheveux."

Je parlais tout à l'heure du respect qu'il voulait avec raison que l'on eût pour l'impératrice Marie-Louise. Lui-même lui témoigne dans ses lettres, des sentiments presque toujours attentifs ; mais, parfois, réapparaît le "parvenu" du "crépéage de

chignon" de "madame Anatole". De Dresde, il lui écrit, le 14 juin 1813 : "J'ai reçu la liste des chambellans. Je trouve extraordinaire qu'il ne s'y trouve aucun de ceux qui connaissent le service. Je vous renvoie cette liste ; choisissez qui vous voudrez ; mais qu'il y ait la moitié d'anciens chambellans." Un point, c'est tout. Cette espèce d'"ordre du jour" ne contient même pas la formule : "Madame et chère amie", dont il accompagne ses lettres à sa femme.

Philippe II d'Espagne est peut-être le seul monarque qui ait tant de minutie dans le gouvernement de ses Etats ; mais Philippe II n'est pas toujours par monts et par vaux comme Napoléon, et c'est dans sa solitude de l'Escorial qu'il se donne ce loisir.

De Finkenstein, le 5 mai 1807, Napoléon écrit à M. Portalis, ministre des cultes : "Faites-moi connaître quel est le curé qui prêche à Saint-Sulpice, son âge, son opinion, ses talents." Et de Saint-Cloud, le 17 novembre 1811, au duc de Rovigo : "Donnez ordre qu'on empêche de prêcher l'abbé Enfantin à Romans, et faites mettre en surveillance cet individu hors du département." Et au duc de Feltra, ministre de la guerre, le 19 décembre 1811 : "Le lieutenant de gendarmerie de Draguignan est trop âgé. Il faut lui donner sa retraite et le remplacer par un officier plus jeune." Et au comte Bertrand, grand-marshal du palais, le 25 mars 1815 : "Faites remplacer les concierges de mes palais qui ont appartenu au roi. Mon intention est de n'en conserver aucun. Ils ont contracté des liaisons qui ne peuvent me convenir."

Mrs. Winslow's Soothing Syrup. Has been used for over FIFTY YEARS BY MILLIONS OF MOTHERS for their CHILDREN WHILE SUFFERING WITH COLIC, SOOTHING THE STOMACH, AND CURE FOR ALL THE GUMS, ALTHOUGH OF PALE GREEN WIND COLIC. It is the best remedy for DIARRHEA, sold by Druggists in every part of the world. Be sure you get Mrs. Winslow's Soothing Syrup, and not any other kind. Twenty-five cents a bottle.